

Que le monde est petit

Un an après la libération, en 1946, je venais d'avoir quatorze ans, un jour ma mère me dit : « Tu veux aller en colonie de vacances en Allemagne, en forêt noire ? » je lui répondis « oui ! » Ces colonies de vacances étaient organisées par la ville de Marseille, elles s'appelaient UFOVAL. Nous étions cinq garçons du village de dix à quatorze ans à être inscrits, moi j'avais passé l'âge de quelques mois, vu que je suis du mois de janvier, et que cela se passait au mois de juillet, août. Le maire du village ferma les yeux et m'inscrivit pour le voyage. J'étais déjà parti une fois en colonie de vacances pour un mois dans le Tarn-et-Garonne. Ce séjour avait été organisé par les écoles du village, nous étions à Beaumont de Lomagne où nous logions dans un ancien couvent. Matin et soir nous entendions les nonnes cloîtrées qui chantaient des cantiques.

Comme encadrement nous avions des femmes de notre village : il y avait Mimi Rabasse, Zize Péti, Fine Toni, et d'autres dont je ne me souviens plus les noms. Beaumont est un joli petit village. Nous allions pêcher dans des petits ruisseaux la carpe japonaise, petit poisson plein d'épines.

Deux fois par semaine, il y avait le marché aux bestiaux sur la place du village, cela faisait une animation. A la sortie du village, on trouvait un club hippique, un grand terrain de courses avec une tribune, d'où nous allions voir courir les chevaux. Ce vaste terrain nous servait presque tous les jours de terrain de jeux.

Pour la petite histoire, vingt ans plus tard, alors que je faisais le routier, je revenais de je ne sais où avec mon camion et je me suis retrouvé, sans le savoir, dans le Tarn et Garonne, car dans ce travail on roule et souvent on ne fait pas attention aux panneaux indicateurs de changement de département.

A l'entrée d'un village dont je n'avais pas remarqué le nom sur le panneau indicateur, je vis sur ma droite en bordure de la route un hippodrome avec une tribune. Je me dis « tu as déjà vu cette image quelque part ».

Après avoir ralenti pour mieux regarder, je reconnus le champ de courses de Beaumont de Lomagne. J'étais heureux de le revoir, et de me retrouver vingt ans plus tard dans ce joli petit village. Je voulus m'arrêter quelque part. Enfin, à la sortie du village, je trouvai une place pour garer mon immense camion et me voilà parti en pèlerinage dans les rues du village : je revis la place du marché, avec tous les bestiaux alignés, je me rendis au couvent où nous étions logés,

avec tous les bestiaux alignés, je me rendis au couvent où nous étions logés, j'entendais encore dans ma tête les cantiques que chantaient matin et soir les bonnes sœurs. Je fis une halte au café du marché pour boire une bière pression, mais il me fallait continuer ma route, car un routier n'a jamais le temps de se perdre dans les champs, (comme dit la chanson)...

J'étais heureux d'avoir revu le village de Beaumont de Lomagne.

Nous voilà tous rassemblés sur la place du village avec nos bagages. Je ne me souviens pas du moyen de transport utilisé pour nous rendre à Marseille. Après plusieurs recommandations de ma mère, nous voilà partis. Arrivés à la gare St Charles, nous fûmes regroupés avec d'autres enfants de tous les environs, la plupart d'entre eux étaient marseillais.

Je n'avais pas eu souvent l'occasion de prendre le train pour aller aussi loin. Il me tardait de voir la fameuse forêt noire, que mon frère aîné Marius nous avait si souvent décrite comme une région merveilleuse pour y faire des promenades, quoique lui n'y était pas pour faire des promenades, mais pour y faire la guerre...

Nous voilà sur le quai de la gare, rassemblés en plusieurs groupes d'une dizaine de garçons. On nous attribua comme chef de groupe une charmante demoiselle qui s'appelait Michèle. Nous étions contents d'avoir une cheftaine aussi jolie. Après avoir pris place et laissé nos bagages dans un compartiment du wagon de queue désigné par Michèle nous avait désigné, nous étions presque tous aux fenêtres pour attendre le moment du départ. Sur le quai il y avait beaucoup de militaires, de plusieurs nationalités d'après leurs uniformes.

Après quelques minutes d'attente, je vis sur le quai, à la hauteur de notre wagon un agent de la gare qui portait une casquette avec plusieurs étoiles argentées. J'en déduisis que c'était le sous-chef de gare, car je connaissais un peu les grades des agents du PLM (à cette époque, la SNCF n'existait pas encore) pour la simple raison que mon oncle Jean (qui était aussi mon parrain) était chef de gare et avait la même casquette mais avec trois étoiles dorées !

Le préposé agita un petit drapeau, accompagné de plusieurs coups de sifflets. Quelques secondes après, enfin, le train démarra. Nous voilà partis comme des conquérants pour l'Allemagne, nous étions heureux d'aller en colonie de vacances. Nous sommes restés longtemps dans le couloir à regarder défiler le paysage, et s'éloigner notre Provence.

C'était la première fois que j'allais aussi loin. J'avais déjà pris le train plusieurs fois, avec ma tante Nénette, la sœur de ma mère qui était la femme de

le train et ma tante en profitait pour aller au moins une fois par mois au ravitaillement, accompagnée d'un de mes cousins ou cousines, dans la région de la Haute-Vienne.

A cette époque, nous étions en période de guerre, mais la région n'était pas encore occupée par les Allemands, nous étions en zone libre. Il y avait les restrictions, c'était l'époque de la débrouille. Ce train était pris d'assaut, il y avait un monde incroyable, certains passaient par les fenêtres pour avoir une place assise, les gens étaient assis dans les couloirs, il était impossible d'aller aux toilettes, car il y avait des personnes à l'intérieur avec leurs bagages. Tout le monde avait des valises bourrées de victuailles et ce train était appelé le « train poulailler » tellement il y avait de poules, canards, oies, et autres volatiles !

Nous couchions une nuit à l'hôtel, ma tante faisait aussi le trafic du tabac ! Elle avait confectionné quelques ceintures en toile de différentes tailles pour les enfants. A cette époque j'avais 10 ans. Le matin avant le départ, elle nous mettait autour de la taille une ceinture remplie de tabac qui nous enveloppait le ventre et le dos, ce qui nous faisait doubler de volume. C'était l'hiver, et moi qui avais déjà un gros manteau, dont ma tante avait pris la précaution de recoudre les boutons le plus près du bord possible, et de découdre la martingale pour que le manteau soit plus ample, je ressemblais à un enfant obèse, avec le visage mince.

Lorsque je marchais j'étais obligé d'écartier le bras tellement mon ventre était gros, en plus, le tabac était humide et au bout d'un certain temps j'avais froid. Ma cousine Flavie qui était plus âgée que moi avait aussi droit à la ceinture, elle ressemblait à une fillette enceinte, les gens se retournaient sur son passage, cela faisait un drôle d'effet. Ma tante nous avait fait un tas de recommandations : bien rentrer le ventre, rester à ses côtés, surtout à la sortie de la gare. Il nous tardait d'arriver à la maison pour qu'elle nous débarrasse enfin de ce carcan.

Il nous fallut un jour et demi pour arriver à Strasbourg parce que les trains de l'armée qui transportaient du matériel via l'Allemagne avaient la priorité sur le nôtre. Nous faisons souvent de longues haltes dans les gares pour laisser passer les autres trains. Le moment le plus impressionnant et inoubliable fut le passage du Rhin : le grand viaduc en fer avait été bombardé et il ne restait qu'un enchevêtrement de ferrailles.

Les soldats du génie avaient construit un grand pont en bois, étroit, qui avait la forme d'un demi-cercle. Pour le franchir, le train avançait à l'allure d'un escargot et tous les enfants étaient aux fenêtres pour voir la traversée. Nous, comme nous étions dans le wagon de queue et que le train épousait la

Nous, comme nous étions dans le wagon de queue et que le train épousait la forme d'un demi-cercle, nous pouvions voir tout le train avec la locomotive en tête, le tout légèrement penché. Nous avions la sensation d'être suspendus dans les airs, cela m'a fait une impression inoubliable.

Nous voilà enfin en Allemagne, dans ce pays dont nous avions tant entendu parler par les adultes, et par les anciens de la grande guerre. Nous passions de gare en gare toujours au ralenti, elles étaient toutes démolies. Même les villes que nous apercevions étaient complètement rasées, cela n'était pas très beau à voir, mais le voyage continuait. Nous mangions et dormions dans le train. Lorsque qu'il était bloqué pour un long moment, il nous était permis de descendre pour nous détendre un moment, car nous commencions à trouver le temps long.

Au bout de deux jours et demi, de petites gare en petites gare nous voilà enfin arrivés à Marienberg. Je ne me souviens pas s'il y avait une gare au village ni comment nous y sommes arrivés.

Le village était très joli, il était intact et il n'avait subi aucun dégât des bombardements. Notre groupe était logé dans un petit château, qui surplombait le village, les autres étaient dispersés dans d'autres logements, pas très loin du château. Nous étions quatre par chambre, nous, les trois copains du même village, nous sommes restés ensemble, plus un petit marseillais : il y avait Claude Rey, Joseph Gazotti, votre serviteur, Marcel, et Louis, le marseillais, Louis était très gentil, contrairement à d'autres petits marseillais ; nous étions devenus copains et nous étions toujours tous les quatre ensemble.

Le village de Marienberg était magnifique, d'une propreté exemplaire, les maisons étaient toutes décorées de fleurs, toutes les fenêtres et les balcons étaient fleuris, toutes les petites routes qui avaient accès au village étaient bordées d'arbres fruitiers. Tous les jours nous partions faire des promenades en forêt noire, nous découvrions des endroits magnifiques, des arbres immenses, et un sous-bois merveilleux. Plusieurs fois nous avons aperçu des chevreuils et des cerfs. Dans le village il y avait quelques soldats français d'occupation. Un jour, arrivèrent en Jeep deux soldats qui nous apportaient un chevreuil couché en travers du capot. Nous étions tous là à regarder cette pauvre bête, cela nous faisait de la peine. Au repas du lendemain, il y avait du chevreuil, plusieurs d'entre nous n'en mangèrent pas.

A Marienberg il y avait un beau terrain de foot. Les dirigeants de la colonie organisèrent un match contre des petits allemands de notre âge. Ils étaient pratiquement tous blonds, ils étaient habillés avec des culottes courtes en cuir, avec des bretelles reliées entre elles par une large bande de cuir avec au

polis mais ils jouaient très dur contre les français !. Nous avons passé un mois inoubliable, nous étions bien nourris, alors que les Allemands étaient en pleine restriction.

Arriva le jour du départ, nous avons passé un mois de vacances agréable. Pour nous qui n'étions pratiquement jamais sortis de notre village, nous étions allés au bout du monde, au pays des Allemands, dont nous avons tant entendu parler pendant la guerre. Nous avons vu la Forêt Noire, et traversé un grand fleuve, le Rhin, que nous ne connaissions que par les livres de géographie. Ce fut pour moi une période inoubliable...

Arrivés à la gare St Charles de Marseille, ce furent les adieux avec les copains, surtout avec notre ami Louis, avec le quel nous étions devenus inséparables.

Les années passèrent... A l'âge de vingt six ans, je réussis à être embauché à la centrale thermique de Gardanne, en qualité d'ajusteur mécanicien. A l'époque des révisions annuelles des groupes, il y avait un grand nombre d'ouvriers en intérim, presque tous venus de Marseille. Une équipe travaillait autour des chaudières. Comme nous, ces quelques ouvriers venaient prendre leur casse-croûte dans le local qui nous servait d'atelier et nous sommes vite devenus copains. La période des révisions terminée, la centrale se vidait de tous ces ouvriers intérimaires, sauf quelques uns qui restèrent toute l'année avec nous.

Parmi eux il y avait un dénommé Louis. Nous étions devenus amis, c'était un olympien acharné, moi j'étais un supporter de St Etienne, quoique le foot ne m'intéressât guère. Notre équipe se limitait à trois ouvriers mécaniciens. Nous étions des privilégiés car nous étions toujours du poste du matin de six à quatorze heures, alors que le reste de l'atelier travaillait à la journée. Les lendemains de match, si l'OM avait perdu, je cherchais dans le bac à chiffons, un de couleur blanche, un autre bleu, et un noir. J'accrochais au pont roulant de l'atelier les deux chiffons et avec le noir je faisais une ganse comme un crêpe de deuil. Lorsque Louis et les autres arrivaient au travail, ils savaient qui avait fait cela.

Environ 20 ans plus tard, Louis était toujours parmi nous. Un jour à l'heure du repas du midi, nous étions tous les deux devant le lavabo de l'atelier à nous laver les mains. Louis me demande : « Tu pars en vacances cet été Marcel ? » je lui réponds : « Non ! je ne pars pas et toi ? » Il me répond « Tu sais, où j'aimerais aller ! J'aimerais aller en Allemagne ! Oui ! J'aimerais aller avec ma femme, dans un village où j'étais en colonies de vacances, en Forêt Noire, il s'appelle Marienberg ».

Dans ma tête je me suis dit : « tu vas voir que ce Louis qui était avec nous dans la même chambre, c'était lui ? » Je lui demande, « tu étais logé dans un château et dans ta chambre, il y avait quatre lits ? » il me répond « Oui ! quatre lits » je continue en lui disant « Il y avait un petit qui s'appelait Claude, l'autre Joseph, et le troisième Marcel ! » il resta un petit instant silencieux, en fronçant les sourcils, il me regarde et me dit, « Marcel ! c'était toi ? » je lui réponds en souriant, « Eh oui, c'était moi ! nous étions ensemble dans le château du village de Marienberg ! »

Louis ne savait plus quoi dire, je sentais qu'il était heureux. Moi aussi j'étais heureux. Un instant plus tard, il finit par dire « Tu te rends compte Marcel, depuis le temps que nous nous connaissons ! Et ne pas s'être reconnus avant ! » je lui dis, « Mais Louis, tu te rends compte qu'il y a quarante ans de cela, et en quarante ans on change. Nous étions petits et minces, alors qu'aujourd'hui on pèse chacun un quintal ! » il me dit « Oui tu as raison, mais tout de même cela me fait plaisir ! ».

Il y avait des années que nous étions amis. Tous les matins, il venait faire un tour à l'atelier pour me voir. Il a été le premier à venir me rendre visite lorsque j'étais à l'hôpital pour la première fois à Marseille. Plus tard je quittai mon travail définitivement pour des raisons de santé, mais nous sommes restés en contact. Je connais toute sa grande famille et souvent nous nous téléphonons, je passe le voir chez lui, ou il passe chez nous.

Nous avons été heureux de nous retrouver de cette manière, qui n'est pas ordinaire et cela n'arrive pas à tout le monde. Mais les années passent, nous vieillissons ensemble, avec tous les inconvénients du naufrage de la vie, car nous avons le même âge. Notre jeunesse est très loin, et Marienberg aussi !... Salut mon ami Louis, et merci pour la grande amitié que tu me portes...

Récit vécu dans les années
(1946 – 1979)
Fuveau – 2006 –